

Martin Booth

GWEILO

Récit d'une enfance hongkongaise

*Traduit de l'anglais par
Marie Armelle Terrien-Biotteau*



Titre original : *Gweilo*

© Martin Booth, 2004

ISBN 979-10-91328-31-9

© Éditions GOPE, 435 route de Crédoz, 74930 Scientrier,
juillet 2016, pour la traduction française

Relecture, correction : David Magliocco, Jacqueline Rochefeuille,
Jing Han

Couverture : David Magliocco

Crédit photographique : Harvard-Yenching Library, Harvard
University; © President and Fellows of Harvard College;
publiée dans *Hong Kong As It Was*, The Photographic Heritage
Foundation (2009).

Le code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

que je dégustai doucement, comme s'il se fût agi d'ambrosie.



L'AUBE DU 2 JUIN ÉTAIT COUVERTE. Je me réveillai en sentant à peine le *Corfu* vibrer et en découvrant, par mon hublot, la mer quasi immobile. Je m'habillai à la hâte et montai sur le pont où je vis ma mère appuyée au bastingage. À une centaine de mètres, une vedette rouge et blanc dansait sur la mer au rythme d'une faible houle, le mot « PILOT » étant inscrit sur sa coque. Sous nos regards, elle vint se mettre à couple du *Corfu* ; une échelle de corde fut lancée le long du bord à partir de l'un des hublots de la passerelle et un homme en uniforme blanc la gravit. Peu après, le *Corfu* prit un peu de vitesse et entra doucement dans un chenal large de deux à trois cents mètres maximum. À tribord, des montagnes couvertes de broussailles descendaient vers un rivage dangereux et jonché de cailloux où venaient déferler de petites vagues. À bâbord, on distinguait d'autres collines herbues et escarpées, entrecoupées par des baies offrant des plages de sable. Par ailleurs, le littoral montrait d'autres rochers abrupts. Sur un promontoire bas, on voyait un petit village et quelques maisons basses, isolées dans les arbres à côté d'un terrain de golf – à ma grande surprise. Un épais brouillard dissimulait les sommets des montagnes. L'air était chaud et humide.

— Voici Hong Kong, me dit ma mère, notre lieu de résidence pour les trois années à venir.

Mon père se joignit à nous, vêtu d'un short blanc amidonné, d'une chemise blanche, de longues socquettes blanches et chaussé de souliers marron. C'était le trousseau typique d'un officier de marine sous les tropiques, sauf que ses épaules n'étaient pas ornées de « sardines », comme mon père appelait les galons dorés.

— Et qui sommes-nous aujourd'hui, Ken ? le taquina aimablement ma mère.

L'ignorant, mon père régla ses jumelles et scruta le rivage à l'affût de rochers dangereux et de bancs de sable sous-marins.

— C'est laquelle ? demandai-je.

— Laquelle quoi ? répondit mon père, abaissant ses jumelles et

mis en rogne par le doux sarcasme de ma mère.

— C'est laquelle ? répétais-je. Maman dit que nous sommes arrivés à Hong Kong et que nous allons y vivre trois ans. Laquelle est notre maison ?

— Espèce d'idiot ! s'exclama mon père, qui, comme d'habitude, ne chercha même pas à clarifier les choses.

— Non, me dit ma mère avec tendresse, ce n'est pas dans ces maisons-ci que nous allons vivre. Nous ne savons pas encore où se trouvent nos quartiers. Nous allons voir.

Le *Corfu* avança lentement dans le port en contournant un promontoire bordé d'entrepôts, d'un chantier naval et d'un grand complexe industriel sur le toit duquel était peint le mot « TAIKOO ».

— Que veut dire « TAIKOO » ? demandai-je.

— Je n'en ai pas la moindre idée, me répondit ma mère. Pas l'once d'une idée.

Je me rendis à tribord. Une péninsule de terre se terminant par des docks, un bâtiment de pierre grise en forme de gros cube et une gare avec un clocher décoré avançaient vers le bateau. Derrière, s'étendait une ville aux constructions basses. Au loin, ondulait une chaîne de montagnes, dégagée de toute brume. De profil, l'un des sommets rappelait vaguement les lions entourant le socle de la colonne Nelson à Trafalgar Square. Rejoignant ma mère près du bastingage bâbord, je m'aperçus que le *Corfu* longeait lentement une ville qui s'étagait sur les pentes des montagnes toutes proches derrière. Au centre, il y avait deux bâtiments hauts et un chantier naval de la Royal Navy, dont le bassin et les quais étaient bordés de bateaux de guerre peints en gris.

— Ça c'est le HMS *Tamar*, déclara mon père.

— Lequel ? demandai-je.

— Que veux-tu dire ? rétorqua-t-il sur un ton cassant.

— Quel bateau est le HMS *Tamar* ?

— Aucun. C'est le nom du chantier naval, répondit-il, laconique. Ce navire là-bas, indiqua-t-il en montrant un bateau gris dépourvu d'armement, c'est un auxiliaire de la Flotte royale. Un RFA*.

* RFA: Royal Fleet Auxiliary.

Il baissa le ton : des espions communistes chinois armés de couteaux rôdaient peut-être près de nous.

— Je serai sur l'un de ces navires. Le RFA *Fort Charlotte*.

Aidé par les manœuvres du remorqueur, le *Corfu* réussit petit à petit à venir mouiller le long d'une grande jetée à l'ouest de la péninsule. Des fonctionnaires de l'immigration et des inspecteurs de la santé montèrent à bord et nous dûmes nous rassembler dans un salon pour accomplir les formalités de débarquement. Puis mon père rencontra un officier de marine vêtu comme lui d'un uniforme blanc des tropiques, mais son grade se lisait sur ses épaulettes à galons or et noir. Il portait également une casquette blanche à visière, brodée d'une ancre de marine et de l'insigne de la couronne. Deux matelots allèrent chercher nos bagages dans nos cabines. Tous deux étaient chinois. À mon grand soulagement, ni l'un ni l'autre ne portait de natte. Pas plus que les dockers chinois ou les hommes qui tiraient les pousse-pousse chargés de bagages sur la jetée.

À midi pile, comme l'indiqua le grondement sourd d'un canon quelque part dans le port, nous empruntâmes la passerelle et montâmes dans une grande berline bleu foncé arborant les lettres « RN* » peintes en blanc sur le côté.

Nous étions arrivés.

* RN : Royal Navy.

Lorsque la Chine tomba aux mains des communistes en 1949, nombre de réfugiés criminels s'enfuirent à Hong Kong, dont certains, attirés par le quartier de la Citadelle, y établirent rapidement de nouvelles entreprises. Quand les immeubles étaient pleins, ils en bâtissaient d'autres, guère mieux, pour beaucoup, que de grosses baraques de squatters. Un incendie désastreux détruisit la moitié de la Citadelle en 1951, ce qui donna aux nouveaux arrivants l'occasion de faire place nette et de construire : le bruit courut que c'étaient eux qui avaient mis le feu. Par la suite, l'enclave fut privée de tout gouvernement. Elle était à Hong Kong ce que la Casbah était à Alger, avec une exception : elle était pratiquement fermée aux gens de l'extérieur. Les touristes l'évitaient. La rumeur disait qu'un Européen qui s'y aventurerait ne réapparaissait jamais sauf en corps flottant sur le *nullah** qui servait d'égout. Si par hasard la police y pénétrait, c'était en patrouille de trois hommes, armés.

Il n'y avait pas trois jours que nous étions installés dans l'appartement de Boundary Street que ma mère me prit à part.

— Martin, commença-t-elle, signifiant ainsi le sérieux de ses propos, je sais que tu adores vagabonder et explorer ; si tu te cantonnes aux alentours de l'immeuble, je suis d'accord. Mais, continua-t-elle tout en dépliant une carte de Kowloon, tu ne t'approches *jamais* de cet endroit.

Elle pointa le doigt sur la carte. La citadelle de Kowloon était représentée par un quadrilatère vierge aux côtés inégaux.

— Qu'est-ce que c'est ? demandai-je.

— « Ne fais pas de questions, et on ne te dira pas de mensonges », me répondit ma mère d'un air évasif, et *n'essaie pas* d'aller chercher la réponse sur place.

Imposer une telle interdiction à un gamin dégourdi de 8 ans équivalait à lui acheter un billet d'entrée.

L'après-midi suivante, mes devoirs bouclés à la hâte, je jetai un coup d'œil rapide à la carte et partis dans Boundary Street en direction de l'est. En dix minutes, j'atteignais la périphérie de la citadelle de Kowloon.

* *Nullah* : chenal ou canal spécialement conçu pour l'évacuation des pluies diluviennes pendant la mousson.

Rien ne m'indiquait que cet endroit était interdit. Un certain nombre d'immeubles neufs de six étages étaient en construction, dont plusieurs étaient déjà occupés ou presque terminés ; beaucoup de baraques et de bâtiments plus anciens à deux étages penchaient dangereusement. On aurait dit un bidonville, mais avec des structures permanentes en plein milieu et en mauvais état. Un *hutong** s'ouvrait devant moi, serpentant entre immeubles et baraques. Je réfléchis : il n'y avait aucune raison pour que ma mère fût au courant, alors j'empruntai le passage, dépassai un homme qui poussait une bicyclette au panier empli de boîtes en carton. Il ne me prêta pas la moindre attention.

Les portes ouvertes me permirent d'apercevoir des scènes de vie domestique très industrielle. D'un côté, on voyait un lit au cadre métallique couvert de draps et couvertures impeccablement pliés ; de l'autre côté, plusieurs personnes étaient assises autour d'une table, occupées à coudre, à assembler des lampes de poche, à placer des crayons de couleur dans des boîtes ou à peindre des coffrets laqués. Derrière d'autres portes, on trouvait des commerces, purement et simplement. Dans l'un, un boulanger était en train de glisser des plateaux de brioches dans un four à bois ; dans un autre, deux hommes s'appliquaient à faire des nouilles, faisant tournoyer des feuilles de pâte fine dans l'air autour d'un rouleau à pâtisserie en bois, l'intérieur de leur baraque comme recouvert d'un linceul de farine.

Partout où j'allais, l'atmosphère était imprégnée d'odeurs de fumée de bois, de bâtons d'encens, de riz bouillant et d'excréments humains. Je découvris bientôt que les effluents de cette communauté s'écoulaient à l'air libre dans des caniveaux longeant les *hutongs* pour disparaître dans des regards bordés de blocs de pierre.

J'arrivai à hauteur de l'un des anciens bâtiments en pierre et m'apprêtais à regarder à l'intérieur par une porte ouverte lorsqu'un Chinois sortit précipitamment et la claqua. Torse nu, il arborait sur le dos un tatouage d'un dragon en couleur. Il me lança un regard noir.

— Toi vouloir quoi ?

— Rien, répondis-je, faisant un effort pour ne pas paraître cou-

* *Hutong* : allée, passage étroit.

pable, bien que coupable de quoi, je l'ignorais.

Puis, espérant l'adoucir un peu, j'ajoutai :

— *Ngo giu zou* (je m'appelle) Mading.

Je tendis la main.

— *Nei giu mut yèh meng* (comment vous appelez-vous) ?

Il fut complètement décontenancé de m'entendre me présenter – surtout en cantonais – et il resta songeur trente bonnes secondes avant de me serrer la main vigoureusement. Pendant tout ce temps, il me toisa, à peu près comme un boucher jauge un taureau en route vers l'abattoir.

— Mading, finit-il par dire. *Ngo giu zou* Ho. Toi pourquoi venir ?

— Pour regarder, tout simplement, dis-je, haussant les épaules et ajoutant, en pidgin : Venir regarder-voir.

— Toi pas regarder-voir, répondit-il, sévère. Pas bon regarder-voir pour garçon *gweilo*.

Je lui adressai un sourire et lui signifiai mon accord par un hochement de tête.

— *Zoi gin* (au revoir), lui dis-je, et je fis demi-tour, prêt à partir.

— Toi regarder-voir, déclara-t-il, changeant d'avis.

Il ouvrit la porte, me faisant signe de le suivre.

Ce qui jusqu'alors m'avait paru être une nouvelle balade dans un dédale de passages revêtit immédiatement un aspect sinistre. Personne ne savait que j'étais là. *Et si ce vieux bâtiment de pierre avec sa grosse porte abritait le quartier général du malveillant Fu Manchu ?* Récemment, j'avais lu Sax Rohmer. Si je passais sous ce haut linteau, je risquais de disparaître. À tout jamais. D'un autre côté, ne pas accepter l'invitation de Ho équivaldrait à perdre complètement la face. Jamais je ne pourrais revenir ici : et je n'avais encore rien vu. Je résolus donc de faire fi de la prudence et le suivis à l'intérieur du bâtiment.

Tout le rez-de-chaussée consistait en une seule grande pièce, de lourdes poutres soutenant le plafond et le second étage. Elle était meublée de chaises droites en bois de rose – cette essence s'assombrit au fil des ans –, de tables basses et de plusieurs miroirs au cadre doré, la glace ayant perdu de son tain ici et là. Au milieu de la pièce, était posé un paravent en bois, dont la moitié supérieure était savamment chantournée et les panneaux ornés d'une peinture représentant des

C'était un rituel nocturne. Parfois, elle y restait un quart d'heure, en admiration devant le panorama. Je ne le savais pas à ce moment-là, et mon père non plus, mais elle commençait à réfléchir secrètement à la façon de s'y prendre pour faire de Hong Kong son domicile pour le restant de ses jours.

— Ken, appela-t-elle quelques minutes plus tard, d'une voix tendue par l'urgence, prends tes jumelles !

— Qu'est-ce qu'il se passe ? demandai-je, rejoignant ma mère sur la véranda.

— Je ne sais pas, répondit-elle, montrant du doigt la pointe nord-ouest de Kowloon. Qu'est-ce que tu en penses ?

Une faible lumière rougeoyait derrière des collines basses. Mon père arriva et ajusta ses jumelles à ses yeux, tournant la molette de mise au point.

— Oh, mon Dieu ! murmura-t-il.

Ma mère lui arracha les jumelles des mains.

— Je peux voir ? insistai-je.

Je dus poser la question plusieurs fois avant de les récupérer. Je les ajustai à ma vue. On aurait dit que tout un flanc de colline était en feu. C'était la zone des squatters de Shek Kip Mei qui s'embrassait. Le feu était intense. Même à huit kilomètres de distance, on voyait clairement des flammes individuelles lécher l'air. Les plus hautes atteignaient bien quinze mètres. Je me rappelai mon expérience à Ho Man Tin, le jeune homme possédant la photo de sa famille pour seul lien avec sa vie d'avant en Chine, avant sa destruction par les communistes.

Ma mère entra dans le salon et appela Wong.

— Oui, répondit-il, vouloir quoi, Madame ?

Il s'attendait à se voir réclamer d'autres sandwiches ou une bouteille de tonic fraîche.

— Regardez ! s'exclama-t-elle, montrant Kowloon une fois de plus.

Il sortit sur la véranda et regarda le feu au loin à travers les jumelles. Son visage ne reflétait aucune émotion. Pour les Chinois, c'était le destin et il avait la bonne fortune de vivre et de travailler dans un immeuble relativement ininflammable ; les squatters avaient la mauvaise fortune de ne pas connaître un tel sort.

lumières électriques. Le public restait en plein air, exposé aux éléments. De façon assez similaire au théâtre à l'époque de Shakespeare, les habitués parlaient, buvaient, mangeaient (cuisinaient, même) pendant la représentation, qui pouvait durer six heures. Les acteurs revêtaient des costumes chinois classiques extravagants aux couleurs primaires et portaient un maquillage lourd et stylisé. Ils chantaient d'une voix très aiguë et exagéraient leurs mouvements soigneusement mis en scène.

J'appréciais bien ces spectacles, mais pas trop longtemps. Les voix de fausset me donnaient mal à la tête au bout de quinze minutes et une migraine au bout de trente. L'effet produit par six heures de spectacle défilait ma propre imagination, pourtant fertile. J'aimais particulièrement les combats. Des épées, piques et autres armes destinées à infliger la douleur et des dommages corporels, étincelaient et virevoltaient, les combattants tourbillonnaient, esquivaient, frappaient d'estoc et de taille, tandis que l'orchestre ne cessait de jouer de façon frénétique, les cymbales résonnant lorsque les épées se croisaient, les gongs retentissant quand les principaux personnages se frappaient mutuellement à mort. C'était un grabuge organisé et j'adorais ça.

Il y avait aussi du charivari – qui durait moins longtemps, je l'admets – sur mon lieu de divertissement préféré, le China Fleet Club à Wanchai, un quartier tristement célèbre de logements et d'hôtels bon marché, de salons de tatouage, de bars et de bordels, contrôlé par les gangsters des triades. C'était le fief de Suzie Wong.

Situé près des chantiers navals, le China Fleet Club était un club établi, comme le stipulait fièrement la page de titre de son programme, « grâce à des fonds offerts par les matelots — auxquels ce club appartient ». Il fonctionnait avec des marins de la Royal Navy œuvrant pour leurs camarades et comptait plusieurs bars, un restaurant, des lits, un salon de coiffure, un billard et un cinéma. Ma qualité de rejeton d'un parent attaché aux forces armées – bien que travailleur civil – m'autorisait à aller au cinéma du club, le samedi en matinée.

Le film principal m'intéressait rarement. J'allais au cinéma pour voir les dessins animés préalables et un en particulier (*Tom et Jerry*). Je n'étais pas le seul. Des marins, dont un grand nombre avaient la

gueule de bois après une nuit de bringue à Wanchai, s'enfonçaient dans les fauteuils, se bousculant, se donnant des coups et se mettant en boîte mutuellement. Dès que les lumières baissaient, on jouait l'hymne national. Ils se levaient tous. L'hymne se terminait. Ils s'assayaient et le bruit et les histoires reprenaient de plus belle. L'écran s'animait avec les nouvelles diffusées par Pathé. À ce moment-là, le public se taisait. Les actualités montraient les soulèvements coloniaux que la Grande-Bretagne devait affronter (Chypre, Kenya, Malaisie). Sur l'écran, apparaissaient des soldats au combat, luttant en pleine jungle, d'autres se frayant un chemin au milieu de plantations d'hévéas ou de collines rocheuses baignées de soleil, d'autres encore en train de mourir. Pendant une minute ou deux, le souvenir des images de guerre procurait une courte accalmie. Puis quelqu'un criait invariablement.

— Où est Fred ?

D'autres voix se mettaient de la partie.

— Donnez-nous Fred !

— Nous voulons Fred ! Nous voulons Fred !

Ils se mettaient à taper du pied, à battre des mains, à hululer comme des chouettes ou à hurler comme des loups.

Si l'écran laissait apparaître un dessin animé, *Donald Duck* ou *Woody Woodpecker*, c'était le bazar intégral. Le plancher vibrait comme si une armée le piétinait, l'air envahi de sifflets et d'indignation. Toutefois, si le dessin animé était *Tom et Jerry*, les marins se taisaient jusqu'à l'apparition, en sous-titre, du nom du producteur, puis ils criaient tous « Sacré vieux Fred ! » à l'unisson. Le producteur s'appelait Fred Quimby. Tout au long du dessin animé, des rires gutturaux, virils, dignes du mess des matelots, punctuaient chaque développement de l'histoire.

Après la séance, vers midi, il m'arrivait de flâner dans le quartier de Wanchai, longeant les bars aux rideaux en perles de bambou ; des jeunes femmes se tenaient debout dans l'embrasure des portes, une bouteille de Coca à la main, une Lucky Strike aux lèvres. Une fois ou deux, j'essayai d'entrer dans l'un de ces bars, mais fus refoulé par les filles, sans parler des barmen. Soit ils se montraient brusques et m'intimaient l'ordre de sortir, me reconduisant à la porte

IDA, SU YIN, LA LUMIÈRE DE TIN HAU ET LE COURROUX DE YEN LO

MA MÈRE ET MOI AVIONS PRÉVU D'ALLER nous baigner sur la plage de Repulse Bay, l'après-midi du dimanche 29 août 1954. À contrecœur, mon père accepta de nous y conduire ; il rentrerait à la maison ensuite pour s'adonner à ses passe-temps favoris du week-end : boire du Pink Gin et dormir. Tandis que Wong mettait le couvert en vue d'un déjeuner de bonne heure, mon père se tenait debout dans la véranda, jambes écartées, comme s'il était sur le pont de son propre cuirassé en pleine mer, et il surveillait le port en l'observant à la jumelle.

— Déjeuner prêt, Madame, Maître, annonça Wong.

Mon père mit un pied dans le salon et déclara :

— Plage annulée, Joyce. Le signal de niveau 1 est hissé.

Il voulait nous faire savoir qu'il avait regardé à la jumelle l'observatoire de Hong Kong situé à Kowloon et vu un avis de tempête sur le mât réservé aux signaux d'alerte.

Peu disposée à se faire arnaquer de sa baignade de l'après-midi, ma mère lui répondit :

— En es-tu bien sûr ? Il fait beau temps et le niveau 1 signifie seulement de se tenir prêt...

— Les tempêtes tropicales peuvent se former très rapidement, avertit mon père.

— Certainement pas en cinq heures, insista ma mère. Je ne crois pas que nous devons nous inquiéter.

Pour avoir le dessus, mon père appela le HMS *Tamar*. L'officier du service météorologique de garde confirma l'avis : il était prévu de hisser

le signal de niveau 5 en début de soirée. Nous nous mîmes à table.

— Quelle est la véritable signification des signaux d’alerte ? demandai-je.

Mon père, toujours très habile à masquer ses lacunes en matière maritime, répondit :

— Le niveau 1 est un signal d’alerte ; du niveau 5 au niveau 8, les signaux prédisent des vents jusqu’à 100 km/h et indiquent la direction d’où ils soufflent ; le niveau 9 signale un coup de vent, voire une tempête, et le niveau 10, un ouragan, avec des vents de plus de 100 km/h ainsi que des rafales jusqu’à 200 km/h.

— Celui-ci sera de quelle force ?

— *Tamar* dit qu’il est presque certain qu’on sera touchés, donc niveau 9, peut-être 10.

Ma mère appela Wong et lui communiqua la nouvelle. Il partit immédiatement dans la véranda et rentra les pots de fleurs de ma mère à l’intérieur. Après déjeuner, nous nous préparâmes en vue de ce qu’il allait arriver : nous enlevâmes les bibelots des rebords des fenêtres, mon père gara la voiture loin sous le bloc d’appartements adjacent, puis nous mîmes de vieilles serviettes-éponge le long des appuis de fenêtres et des seuils de porte donnant sur l’extérieur. Dans sa chambre, ma mère ramassa tous ses pots de fond de teint, ses brosses à cheveux, son porte-bagues et le plateau de boutons de manchettes de mon père. Pendant ce temps, Wong vidait les étagères de la salle de bain et en plaçait le contenu – et les étagères en verre – dans le séchoir. Dans ma chambre, j’enlevai mes bibelots de l’appui de fenêtre (une collection de douilles ramassées à High West, mon chameau en bois sculpté et une délicate maquette de jonque) et les rangeai dans mon placard avec mes livres.

J’avais déjà vécu plusieurs tempêtes tropicales sévères et un typhon, mais nous vivions alors au *Fourseas* ou dans Boundary Street et n’avions eu à déplorer que quelques fuites par les fenêtres. Cette fois-ci, nous nous trouvions au quatrième étage d’un immeuble d’appartements construit au sommet d’une éminence que seul le Peak surpassait. Sans aucune protection sur quelque côté que ce fût, nous étions perchés à environ quatre cent cinquante mètres au-dessus du niveau de la mer.

RANDONNÉE VERS BOUDDHA, BAIGNADE AVEC LE COLONEL NOMA

UNE NOUVELLE EXCURSION ORGANISÉE PAR M. Borrie promettait, d'après le descriptif adressé à ma mère, d'être une marche forcée en deux phases. Encore une fois, mon père se montra réticent, mais comme M. Borrie était son patron, l'invitation prenait plus ou moins la forme d'une convocation. C'est pourquoi un samedi après-midi d'hiver, à 13 heures précises, un groupe de près de vingt-cinq personnes et nous-mêmes embarquâmes à bord d'une vedette de la marine en direction du village de pêcheurs de Tung Chung sur la côte nord de Lantau. J'étais le seul enfant du groupe. Les directives concernant l'excursion stipulaient que les enfants en dessous de 16 ans ne devaient pas y participer car il faudrait beaucoup marcher, néanmoins ma mère décréta que j'étais probablement plus apte que la moitié des adultes et elle obtint gain de cause. Inévitablement, mon père en fut contrarié.

— Il est clairement notifié dans les règles, Joyce...

— Au diable les règles ! rétorqua-t-elle.

— Eh bien, si le fiston est à la traîne, c'est toi qui resteras avec lui. Si vous vous perdez tous les deux dans les montagnes, que ce soit à tes risques et périls !

— Je suis prête à prendre ce risque, répliqua-t-elle. Nous ne sommes pas exactement dans l'Himalaya. Je serais étonnée que l'on se retrouve bloqués par une tempête de neige.

Le progrès avait oublié le village de Tung Chung. Les maisons basses, datant d'un siècle pour la plupart, donnaient sur une vallée

de rizières, de banians, de *melaleuca* et de litchis. Derrière chaque maison ou ferme, on voyait un bosquet de bambous énormes, jaunes aux rayures vertes, dont certaines tiges atteignaient le diamètre de ma cuisse. Je découvris que ces bambous avaient été plantés à dessein dans le passé pour attirer les serpents. Quand je l'appris, cette information me stupéfia. Je demandai si les serpents étaient là pour finir dans la marmite, mais on me dit que les occupants des maisons étaient des fermiers qui stockaient le riz dans leur habitation. Et les rats mangeaient le riz. Et les serpents mangeaient les rats.

Débarquant de notre vedette sur une jetée en bois bringuebalante, nous nous regroupâmes sur la terre ferme pour écouter M. Borrie.

— Bon, avez-vous bien toutes les cartes et l'itinéraire ? demanda-t-il. Après les rizières, il n'y a que deux endroits où vous êtes susceptibles de vous perdre. Le premier se trouve au couvent, l'autre à l'arrivée au col. Surtout, consultez bien vos cartes à ces endroits-là. Inutile de le dire, n'entrez pas dans le couvent.

— C'est quoi, un couvent ? murmurai-je à l'oreille de ma mère.

— Un autre mot pour un monastère.

— Pourquoi est-ce qu'on ne peut pas y entrer ?

Je voulais connaître la réponse. Une exclusion aussi inflexible avait excité ma curiosité.

— Les nonnes n'aiment pas que des hommes pénètrent dans leurs maisons.

— Je ne suis pas un homme, argumentai-je. Je suis un garçon. Toi non plus tu n'es pas un homme. On ne peut pas y aller ?

Ayant entendu notre conversation, mon père dit :

— Arrête de poser autant de foutues questions. Tu ne peux pas y aller, point final.

Tout en parlant, il se débattait avec les bretelles d'un sac à dos militaire. Peu habitué à quoi que ce soit de plus grand ou plus compliqué qu'un attaché-case, mon père n'arrivait pas à trouver comment placer les différentes bretelles. Ma mère, qui avait déjà mis le sien, le regardait, imperturbable.

— Bon, ne reste pas là à me regarder, Joyce, marmonna-t-il entre ses dents. Aide-moi plutôt à enfiler ce machin infernal.

— Ils ne t'ont donc pas montré comment faire pendant la guerre ?